



Charles Fuster

## Nos correspondants à l'étranger

CHARLES FUSTER

I



L y aura bientôt sept ans que, pour la première fois, le nom de Charles Fuster m'est passé sous les yeux.

C'était dans un périodique de Bordeaux, aujourd'hui disparu,—je crois,—*La Revue littéraire et artistique*.

J'en étais à mes premiers essais de littérature, et je me souviens encore de l'impression profonde que ces extraits inédits des *Tendresses* firent sur moi. Il y avait là de ces

choses exquises et délicates, qui sont : *La mort. Les tendresses perdues. Vieille musique*. Ces vers charmeurs me montent encore aux lèvres, comme un souvenir lointain de ces premières années d'enthousiasme :

Parfois, pour me fermer les yeux,  
Ma sœur me chante une romance,  
Un air très simple, un air très vieux,  
Mais où gémit ma peine immense.

C'est un air du pays perdu :  
Sa douceur m'est parfois amère,  
Et je dois l'avoir entendu  
Dans mon berceau, près de ma mère.

Comme il est très grave et très frais,  
L'âme souffrante en est ravie  
J'ai dû l'entendre quand j'ouvrais  
Mes yeux et mon cœur à la vie.

Il me rend la tiédeur des bois,  
L'idylle bleue et parfumée,  
Et j'ai dû l'entendre, autrefois,  
Quand j'aimais la première aimée....

Et encore *Jeunesse*.—*Rêve*, où tout mon idéal, à moi aussi, se trouvait si heureusement réalisé :

Ce serait, sur le bord d'un chemin, près des haies,  
Petite, simple, et claire avec des couleurs gaies,  
Une maison très blanche où le soleil rirait.  
A côté, quelques champs en friche, ou la forêt,  
Ou p'utôt,—car il est dans les choses vulgaires  
Un charme inattendu qui ne se comprend guères,  
Mais que l'on sent quand même, aussi blasé qu'on soit,—  
Je voudrais, pour cacher les carreaux bruns du toit,  
Deux ou trois peupliers frissonnant sous la brise  
Tout auprès, par devant la palissade grise  
Où nous aurions gravé nos deux noms réunis,  
La route s'en irait : et la chanson des nids,  
Le bruit faible de l'eau qui tombe goutte à goutte  
Ne nous arriverait qu'en traversant la route  
Pour nous mieux caresser par des sons plus lointains.  
Nous n'aurions que très peu de fleurs. Tous les matins  
Leur parfum monterait sous la fenêtre étroite,  
A gauche, des bouleaux ou des frênes, à droite  
La plaine ensoleillée ou le plateau crayeux.  
... Oh ! le rêve ! Et souvent, en voyant l'étendue,  
Le ciel harmonieux de l'inconnu profond,  
En voyant dans le ciel les oiseaux qui s'en vont,  
Le nuage qui passe et qui va disparaître,  
Nous nous disons que vivre est le bonheur peut-être....

Depuis ce jour-là, et sans le connaître,—j'avais appris, par hasard, qu'il était né à Yverdon, Suisse, le 22 avril 1866,—j'ai suivi pas à pas ce beau talent d'écrivain, dans sa marche ascendante et sûre vers cette recherche de la perfection, qui est le tourment de l'artiste, mais aussi la condition nécessaire de toute œuvre vraiment durable.

Aussi, lorsqu'il y a un an, des relations étroites de solide amitié et de sympathie littéraire s'établirent entre nous, à propos des lettres inédites de Chatrian, que le *Semeur* publie actuellement, je contractai envers son directeur une dette que LE MONDE ILLUSTRÉ me permet aujourd'hui de payer, en donnant avec la photographie de Chs Fuster—depuis longtemps attendue—ces quelques pages de biographie qu'on ne lira peut-être pas sans intérêt.

II

Comme toutes les vocations véritables, qui n'ont besoin pour éclore ni de longues méditations, ni de conseils plus ou moins utiles, celle de Fuster se dessina de bonne heure. A quatorze ans, il faisait des vers, renfermant déjà plus que des promesses, et deux ans plus tard il envoyait à l'Académie des Muses Santones son premier volume de poésie, *l'Âme pensive*, qui remportait le prix de l'année. Un extrait pris au hasard :

## LES ÉTOILES

Etoiles, fleurs d'argent du manteau de la nuit,  
Qui remplissez d'amour nos cœurs et nos prunelles,  
Etoiles, pourquoi donc, rêveuses éternelles,  
Votre pâleur glacée et vos frissons d'ennui ?

Vous passez lentement, dans l'azur de ces plaines  
Où respirent les dieux qu'on invoque à genoux :  
Vous ne connaissez point, plus heureuses que nous,  
Les sanglots déchirants dont nos âmes sont pleines.

Etoiles, larmes d'or, voyageuses du ciel,  
Vous qui rêvez en paix, si blanches et si hautes,  
Vous ne connaissez point nos doutes et nos fautes,  
Et l'âme épouvantée et l'infini cruel !

Dites-nous, dites-nous, étoiles secourables :  
Qu'est-il après les flots du morne firmament ?  
Parlez ! Notre raison cherche éternellement,  
Et nous ne trouvons point, pauvres cœurs misérables !

Parlez ! Est-il un ciel ? Parlez ! Est-il un Dieu ?  
La foi, la vieille foi n'est-elle que risée ?  
Percerons-nous un jour, notre tombe brisée,  
Les larges infinis de l'immense ciel bleu ?

Faut-il croire, faut-il, le front sur une pierre,  
Adorer en tremblant un créateur divin ?  
Si je pleure, est-ce en vain ? Si je prie, est-ce en vain ?  
Parlez ! Le néant seul entend-il ma prière ?

Vous ne répondez point, ô douloureuses sœurs :  
Quand le destin sanglant nous brise sur nos plaies,  
Tristes, vous nous jetez, comme un baume à nos plaies,  
Votre pâleur humide et vos froides douceurs.

N importe ! Je vous aime, étoiles toujours mornes,  
Qui promenez toujours votre éternel ennui.  
Je vous aime, ô fleurs d'or du jardin de la nuit,  
Qui rêvez tristement dans l'infini sans bornes !....

Le soir où je naquis, en la chère saison  
Où s'ouvrent au soleil les cœurs et les pervenches,  
Tandis qu'on me cachait sous les dentelles blanches  
Vous m'avez murmuré ma première oraison.

Plus tard, quand je fuyais loin de la vieille ferme,  
Quand, après les rougeurs des longs soleils couchants,  
Les cheveux dénoués, je rôdais par les champs,  
Sur un bâton de saule appuyant mon bras ferme.

Par-dessus les grands bois, par-dessus les blés lourds,  
Au milieu du parfum sauvage des bruyères,  
Je vous voyais monter, toujours graves et fières,  
Larmes de diamants dans la nuit de velours.

Je vous aime ! Mon cœur plein de tendresses vagues,  
Trouve dans vos baisers l'oubli de ses sanglots ;  
Je suis comme un nageur, ballotté par les flots,  
Mais qui vous voit blanchir sur la crête des vagues.

Lorsque j'étais enfant, vous m'avez caressé,  
Vous mystiques pâleurs m'ont fait rêveur et tendre,  
Je veux quand je mourrai, vous voir et vous entendre,  
Pour rafraîchir enfin mon pauvre cœur blessé.

Ce sera par un soir plein de vagues murmures,  
Les rougeurs du soleil alanguissant mes yeux ;  
L'angélus tremblera : le chant des nids joyeux  
Se mêlera dans l'ombre au chant des moissons mûres.

Autour de moi, mes fils sanglottant et priant,  
Mettront de chauds baisers sur mes tempes glacées.  
Mais moi, grave, perdu dans les douceurs passées,  
Je vous regarderai blanchir à l'Orient.

Tandis que le sommeil glacera mes prunelles,  
Et qu'une douce voix me parlera de Dieu,  
Tendrement, tristement, vous me direz adieu,  
Mystérieuses fleurs des plaines éternelles.

Et moi, les yeux perdus dans votre nimbe d'or,  
Buvant l'air frais du soir par la fenêtre ouverte,  
Au milieu des parfums de la frondaison verte,  
Je mourrai lentement, comme un enfant s'endort.

Après ce début, dont on parla, vinrent à de courts intervalles,—car Fuster est un travailleur